

Le jeune homme timide

La première fois que j'ai rencontré Oussama Ben Laden, c'était à Riyad, en Arabie Saoudite. À l'automne 1982. À cette époque, Rafic Hariri, qui n'était pas encore Premier ministre libanais, mais simple homme d'affaires, avait réussi à imposer son fameux plan de reconstruction du centre-ville de Beyrouth détruit par des années de guerre civile.

Parmi les investisseurs qui allaient s'intéresser au projet et en être finalement partie prenante, figurait un certain Haïdar Ben Laden, financier de la famille Ben Laden. Une famille dont la fortune colossale faisait et fait toujours rêver le Moyen-Orient. Sa prospérité et sa renommée suscitent toujours admiration et respect en Arabie Saoudite.

Le grand-père Ben Laden, originaire du Yémen, était arrivé en même temps que le fondateur du royaume, Ibn Séoud. Il accompagnait alors les Séoud dans leur reconquête de l'Arabie. Chaque fois que leur chemin croisait un lieu de culte, une mosquée ou une madrasa détruite, il en assurait la reconstruction. Ainsi la famille Ben Laden, avec sa société SBLG (Saudi Ben Laden Group) spécialisée dans le bâtiment de culte musulman, a pu étendre ses marchés dans toute la péninsule arabique et l'ensemble du golfe Persique.

Haïdar, le fils financier du groupe, tenait donc salon chez lui à Riyad. J'attendais pour l'interviewer sur le projet libanais. Dans l'anti-chambre, j'aperçois, timidement installé dans un coin, un jeune homme d'environ 25 ans qui porte une barbichette et un costume à l'occidentale. Je m'assieds spontanément à ses côtés et la conversation s'engage.

Il me dit qu'il travaille à la SBLG où il est chef de chantier. Sa voix est étrangement douce, presque larmoyante. Je suis bien entendu surpris de trouver un chef de chantier dans

cette immense pièce aménagée à la saoudienne. Tous les fauteuils et canapés sont poussés contre les murs pour mieux mettre en valeur les dimensions infinies du tapis. On s'imaginerait dans une salle de bal.

Tandis que les serveurs nous versent du café bédouin, si fort qu'il est presque blanc et qu'il est impossible d'en boire plus de deux tasses, mon interlocuteur se présente. Il s'appelle Oussama Ben Laden. Il est le frère de Haïdar, le financier.

Notre discussion se poursuit dans ce décor de palais oriental et porte rapidement sur la situation au Moyen-Orient. Je lui explique que je suis un enfant du nationalisme arabe, que j'ai grandi avec la situation en Palestine et les camps de réfugiés au Liban, que j'ai même alphabétisé des Palestiniens. Il me coupe mais sur un ton calme toujours empreint de mondanité :

« Mais de quel droit réduis-tu l'Islam à la Palestine ? »

Je m'aperçois qu'il manie des idées qui dépassent largement le domaine de la construction. Des idées imprégnées de wahhabisme.

Étonnantes pour un chef de chantier, mais normales dans un pays soumis à ce courant de pensée qui remonte au IX^e siècle et qui l'a adopté comme religion officielle.

La doctrine en est simple. « Depuis le prophète Mahomet, rien de nouveau. » Une devise sacrée qui fige dans ses origines l'interprétation de la religion et son application. Le wahhabisme ne concerne que deux pays aujourd'hui, l'Arabie Saoudite et le Qatar.

Formule sacrée également dans l'esprit de mon jeune et néanmoins très ambitieux voisin qui estime que l'Islam est la seule issue pour le monde arabe. Son rêve d'ailleurs est d'étendre l'Islam, son Islam, à l'humanité tout entière. Et s'il y parvient, ce ne sera pas en prophétisant le discours, mais grâce au pouvoir de l'argent. Lui-même possède déjà deux entreprises au Soudan. L'une dans les travaux publics et l'autre dans la banque.

Pendant une heure et demie d'attente dans l'antichambre de son frère, nous allons faire connaissance. Comme il me voit fumer beau-

coup, il me met en garde contre la cigarette qui est mauvaise pour la santé.

« *Istaghfar Allah* (“plaise à Dieu”), je ne fume pas », me dit-il avec la même douceur étrange dans le ton et le regard.

Cette rencontre m’a intéressé parce que cet Oussama Ben Laden est un proche de la famille royale. Je me suis dit que c’était toujours un bon contact pour un journaliste. D’ailleurs j’aurai l’occasion de le revoir à deux reprises. En 1983 et en 1984.

Jusqu’à cette date, le jeune Ben Laden n’apparaissait pas comme antisaooudien. Au contraire, il est dans la droite ligne de la monarchie.

« *Tâl’omzo* (“Que ton âge soit infini”) », dit-il en parlant du roi.